

Un foisonnement de connaissance

ALAIN ASSELIN, JACQUES CAYOUILLE ET JACQUES MATHIEU,
Curieuses histoires de plantes du Canada. Tome 3, Québec,
Éditions du Septentrion, 2017, 312 pages

Paul-Louis Martin

Volume 11, numéro 3, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85817ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, P.-L. (2017). Compte rendu de [Un foisonnement de connaissance / ALAIN ASSELIN, JACQUES CAYOUILLE ET JACQUES MATHIEU, *Curieuses histoires de plantes du Canada. Tome 3*, Québec, Éditions du Septentrion, 2017, 312 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 11(3), 19–21.



UN FOISONNEMENT DE CONNAISSANCE

Paul-Louis Martin
Historien et ethnologue

ALAIN ASSELIN, JACQUES CAYOUILLE
ET JACQUES MATHIEU
**CURIEUSES HISTOIRES DE
PLANTES DU CANADA.
TOME 3**
Québec, Éditions du Septentrion,
2017, 312 pages

Pour notre plus grand plaisir, voilà qu'ils récidivent. Les auteurs de *Curieuses histoires de plantes du Canada* nous offrent cette année le troisième tome de leur remarquable essai d'histoire culturelle. La botanique sert encore ici de porte d'entrée pour nous entraîner dans un passionnant voyage historique au cœur de l'ensemble des sciences naturelles et de leur émergence dans la société, de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la Confédération. On doit ce véritable trésor documentaire, somptueusement illustré, à trois scientifiques dont les compétences et l'érudition sont largement reconnues dans les domaines de la botanique et de l'histoire: Jacques Asselin est professeur de phytologie et retraité de la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation de l'Université Laval; Jacques Cayouille est botaniste et chercheur depuis 1984 à Agriculture et Agroalimentaire Canada, à Ottawa; Jacques Mathieu est historien et professeur émérite de l'Université Laval, récipiendaire en 2014 du Prix du Québec Gérard-Morisset pour sa contribution à la connaissance du patrimoine culturel. Chacun d'eux a une longue feuille de route et a publié plusieurs volumes et articles scientifiques couvrant divers domaines liés de près ou de loin à la science des plantes.

L'économie générale du volume reprend celle des deux précédents ouvrages, soit d'abord une mise en contexte historique rappelant les principaux repères, faits et personnages ayant marqué la période. Suivent une trentaine de chapitres, échelonnés entre 1766 et 1867, présentant un voyage d'exploration, un personnage marquant, un usage original des plantes, un lieu particulier, un voyageur exceptionnel, voire les liens étonnants avec les jardins royaux ou enfin la correspondance soutenue entre les scientifiques de plusieurs pays. Le lecteur plus spécialisé en botanique trouvera en appendice les catalogues et listes de plusieurs expéditions et herbiers constitués entre 1792 et 1861. Le propos des auteurs est toujours mesuré: il relate sans parti pris les arguments et les interprétations divergentes qui surgissent dans cet univers de

découvertes et de connaissances nouvelles foisonnantes. Comme dans les volumes précédents, de multiples encarts ou apartés de taille variable viennent ajouter précision d'usages, anecdotes savoureuses, destin particulier ou variation terminologique, si bien que le lecteur le plus curieux ne peut que s'en dire satisfait, ou même repu.

Parmi les changements que constatent les auteurs au cours du XIX^e siècle, il y a ceux qui concernent la science de la botanique: de simple activité de description et de taxonomie, elle éclate en sous-disciplines de plus en plus fondées sur des expérimentations rigoureuses qui sont reproduites, discutées et confirmées selon les cas par d'autres chercheurs. Reproduction sexuée, processus de nutrition des plantes, développement d'organes reproducteurs tels que graines et fruits, autant de mystères admis jusque-là trouvent leur explication grâce, entre autres, aux travaux de grands scientifiques comme Josef Gaertner (1732-1791), médecin allemand et fin observateur du fruit des plantes qui a pu bénéficier de plusieurs milliers d'échantillons provenant des récoltes effectuées par Joseph Banks, compagnon de James Cook lors de sa première circumnavigation entre 1768 et 1771.

En réalité, aux dires des auteurs, c'est une boucle qui se referme: après avoir utilisé directement les propriétés médicinales et alimentaires des plantes, les études plus fines et les analyses chimiques mènent dorénavant à en extraire des substances, bénéfiques ou toxiques selon les cas, mais qui appartiennent déjà à une nouvelle science qui sera qualifiée plus tard de moléculaire.

La géographie botanique devient alors pratiquement une sous-discipline qui se penche aussi sur la répartition des plantes indigènes et introduites, au point de justifier un nouveau système de classification naturelle. Ce sera la tâche du botaniste français Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) dont on estimera le système nettement supérieur à celui, jugé trop artificiel, de Charles Linné. En ce début du XIX^e siècle, la chimie des constituants des plantes devient aussi un champ de recherches et d'applications très prometteur: ne vient-on pas, en 1805, d'isoler la morphine de la fleur du pavot, *Papaver somniferum*? Et la coniine purifiée en 1827 à partir de la ciguë? C'est



la même plante, *Conium maculatum*, qui a provoqué la mort de Socrate, en 399 av. J.-C., et qui pourtant était utilisée comme remède contre la syphilis au Bas-Canada dans les années 1780. En réalité, aux dires des auteurs, c'est une boucle qui se referme: après avoir utilisé directement les propriétés médicinales et alimentaires des plantes, les études plus fines et les analyses chimiques mènent dorénavant à en extraire des substances, bénéfiques ou toxiques selon les cas, mais qui appartiennent déjà à une nouvelle science qui sera qualifiée plus tard de moléculaire.

Le premier demi-siècle qui suit la Conquête et le traité de Paris en 1763 peut être considéré comme une période de transition, très active tout de même, mais dominée par des botanistes et des scientifiques anglais et écossais venus remplacer les élites intellectuelles françaises, le plus souvent cléricales. Mais comme le nouveau maître britannique, et protestant, se méfie des ordres religieux catholiques, en particulier les jésuites et les récollets, les premiers seront immédiatement chassés de la colonie canadienne et les seconds privés de recrutement jusqu'à disparaître du paysage. Il faudra donc attendre les décennies 1810-20 avant de voir se manifester quelques scientifiques canadiens-français, issus sans grande surprise du clergé du Bas-Canada et liés aux établissements d'enseignement comme le séminaire de Québec ou le collège des Sulpiciens de Montréal. On retient, parmi quelques abbés intéressés par la botanique, les noms de Jean Holmes et Jérôme Demers, tous deux professeurs à Québec.

Le naturaliste anglais le plus important de cette époque reste Joseph Banks (1743-1820) qui a connu en botaniste amateur une carrière exceptionnelle. Après de brèves études à Cambridge, il s'embarque en 1766 sur le *Niger*, un navire assurant la protection des pêcheurs des côtes de Terre-Neuve et du Labrador. Il y fait ses premières récoltes de plantes nord-américaines en plus de noter

suite de la page 19

dans son journal plusieurs pratiques alimentaires des pêcheurs, tant anglais que français, relatives à la consommation de bière d'épinette et au filtrage de l'huile du foie de morue. Dès l'âge de 25 ans, Banks fait partie, en tant que naturaliste et botaniste de l'équipage de l'Endeavour, lancé en 1768 dans une mission prestigieuse autour du monde, sous la conduite, rappelons-le, du capitaine James Cook. Petit détail intéressant dont nous gratifient les auteurs : ce capitaine Cook est le même qui, en 1758 et 1759, en compagnie du major Samuel Holland, avait effectué de précieux relevés cartographiques dans le fleuve et le golfe Saint-Laurent en vue de préparer l'invasion de la Nouvelle-France. Après son tour du monde avec Cook, Banks explore l'Islande en 1772 avant de se consacrer au développement des Jardins royaux de Kew, à la demande expresse du roi George III. Son poste lui permet de constituer un immense réseau de fournisseurs et de naturalistes provenant de partout au monde qui enrichiront les collections de l'institution. Après avoir accumulé plusieurs titres et reconnaissances, sir Joseph Banks est nommé au Conseil privé de Londres en 1797. À sa mort en 1820, ses collections d'histoire naturelle figurent dans la plupart des grandes institutions de Londres, Société royale, British Museum et Kew Garden, sans compter un herbier de 43 spécimens de plantes cueillies à Terre-Neuve en 1766 et retrouvées par hasard en 1990 dans les collections du Musée canadien de la nature à Gatineau. Cet herbier serait le plus ancien du genre conservé au pays.

[L'abbé Léon Provancher] apparaît comme le premier et plus important naturaliste canadien de l'époque. Les auteurs lui consacrent à juste titre de nombreuses pages en raison de sa carrière étonnamment bien remplie. Son *Traité élémentaire de Botanique...* paru en 1858, sa *Flore canadienne* et *Le Verger canadien* publiés en 1862 constituent autant de « premières » qui seront pourtant suivies de quatre volumes totalisant 2530 pages consacrées à la *Petite faune entomologique du Canada*.

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, Joseph Banks a entretenu des liens précieux avec plusieurs scientifiques, médecins, botanistes, simples marchands ou même jardiniers engagés avec passion dans l'exploration de la colonie nouvellement conquise. C'est le cas de John Mervin Nooth (1737-1828), surintendant général des hôpitaux de Québec de 1788 à 1799, qui ne cesse d'expédier à Banks des échantillons de végétaux ainsi qu'une foule d'informations scientifiques relatives à la folle avoine, la sanguinaire, les eaux minérales et même une certaine bière à l'érable, aussi bonne, à son avis, que celle de Liverpool... D'autres passionnés de sciences naturelles, comme le jardinier Francis Masson (1741-1805), parcourent pratiquement tous les territoires de l'empire au bénéfice des Jardins royaux de Kew. Après avoir arpenté l'Afrique du Sud, les Canaries, les Antilles, l'Afrique du Nord, le Portugal et l'Espagne, Masson arrive finalement à Montréal en 1798 d'où il s'efforce d'aller herboriser autour des Grands Lacs avant de s'éteindre, épuisé et âgé de 57 ans, dans la métropole, en 1805. Sa contribution à la botanique surpasse celle de tous les chasseurs de plantes de son époque.

En cette fin de siècle, on ne s'intéresse pas qu'aux seules plantes exotiques, les plantes alimentaires suscitent à leur tour beaucoup d'attentions. Depuis qu'Adam Smith a valorisé l'agriculture en tant que richesse des nations, un vent de progrès et d'innovations souffle sur la société civile et sur les autorités qui se sentent de plus en plus responsables d'accompagner sinon de provoquer le changement. C'est ainsi que la « Society for the encouragement of agriculture » voit le jour à Québec, en 1789, à l'initiative et grâce au patronage du Gouverneur Guy Carleton, lord Dorchester, qui bénéficie aussi de l'appui de plusieurs grands marchands. La société entend favoriser l'émulation entre les producteurs, organiser des concours et décerner des prix pour les meilleures semences et les meilleures races

de bestiaux. Elle promet à son tour la culture du chanvre, celle aussi des patates et va jusqu'à importer de la mère patrie plusieurs centaines d'arbres fruitiers, pommiers, poiriers, cerisiers, pruniers qui seront distribués tant au Bas qu'au Haut-Canada. La société aura également recours à des notes et des informations publiées dans la *Gazette de Québec* en plus d'organiser, plus tard au début du siècle, les premières expositions ou foires agricoles. On retient surtout l'importance de l'engagement et le rôle de certains membres de l'élite coloniale à l'égard de l'avancement des sciences, des lettres et du progrès en général. On peut y voir, en dépit du changement de régime, une certaine continuité dans la gouvernance éclairée, au plus haut niveau, comme on le verra aussi plus avant.

La botanique n'a rien d'ennuyant, du moins à suivre le parcours d'André Michaux, seul naturaliste d'origine française présent en Amérique du Nord à la fin du XVIII^e siècle. Né en 1746 près de Versailles, ce fils de laboureur devient botaniste, employé au jardin de Montreuil, avant de participer à de nombreuses expéditions botaniques, d'abord en Auvergne, puis dans les Pyrénées françaises, en Espagne, en Angleterre et en Perse. Ses périples et ses missions, assez riches en aventures et en rencontres, l'amènent aux États-Unis en novembre 1785. Il établit très vite un jardin d'acclimatation au New Jersey et un second en Caroline du Sud, près de Charleston. Il noue de précieux contacts avec les savants et les politiciens du nouveau pays, comme George Washington et Thomas Jefferson, ce qui lui facilite l'exploration botanique de la Caroline, mais aussi du Kentucky, des Appalaches, de la Floride et des Bahamas avant de tourner son attention vers le nord, en 1792. Ayant d'abord comme but de se rendre jusqu'à la baie d'Hudson, il herborise tout au long de son court voyage de cinq mois, soit de juin à novembre, récoltant les plantes de Sorel à Tadoussac, incluant Québec bien sûr, pour enfin se rendre jusqu'au lac Mistassini, où la saison froide déjà avancée le force à rebrousser chemin. Ses notes de voyage que nous présentent les auteurs offrent le plus grand intérêt. En plus de laisser son nom à plusieurs plantes, qui figurent dans son œuvre maîtresse, *Flora Boreali-Americana*, publiée en 1803 à Paris, la mémoire de Michaux est inscrite dans la toponymie québécoise grâce à une île du lac Mistassini et une réserve écologique dans Gatineau qui portent son nom.



suite à la page 21

suite de la page 20

Botanistes anglais et écossais se succèdent dans les deux colonies du Canada, dans le premier quart du XIX^e siècle. L'abbé Claude Poulin-Cressé de Courval (1762-1846) demeure l'un des rares « Canadiens » à s'intéresser à la botanique, et encore il s'agit selon lui de savoir préparer des remèdes, les simples, comme on les désigne alors, à partir des plantes. Pendant son ministère qui dure 52 ans à Neuville, près de Québec, il met au point vers 1810 une de ses préparations, la courvaline, tisane laxative et purgative, faite à partir de la racine de la chicorée, de la patience sauvage, de la salsepareille, du chiendent, de la dent-de-lion et du gingembre, remède qui va acquérir une renommée considérable tout au long du siècle. On dénombre encore peu de véritables botanistes francophones parmi les élites coloniales anglaises qui pourtant s'affairent à créer deux sociétés savantes, la Literary and Historical Society of Quebec, en 1824, parrainée par le gouverneur Lord Dalhousie et la Montreal Natural History Society, en 1827. Quelques médecins, hommes politiques et lettrés « du

pays » y trouveront place progressivement, mais il faut tout de même attendre le milieu du siècle avant de voir surgir dans le paysage quelques personnages davantage impliqués dans la connaissance ou le progrès des sciences naturelles. Ce fut le cas de Jean-Baptiste Meilleur (1796-1878), médecin, nommé premier surintendant de l'instruction publique en 1843. Grâce à ses connaissances de base en botanique, Meilleur contribuera plus tard à la revue *Le Naturaliste*

canadien que fondera, en 1868, l'abbé Léon Provancher (1820-1892). C'est bel et bien ce dernier qui apparaît comme le premier et plus important naturaliste canadien de l'époque. Les auteurs lui consacrent à juste titre de nombreuses pages en raison de sa carrière étonnamment bien remplie. Son *Traité élémentaire de Botanique...* paru en 1858, sa *Flore canadienne* et *Le Verger canadien* publiés en 1862 constituent autant de « premières » qui seront pourtant suivies de quatre volumes totalisant 2530 pages consacrées à la *Petite faune entomologique du Canada*.

La création de la revue *Le Naturaliste canadien*, qui fêtera sous peu ses 150 ans, permet à Provancher de proposer toutes sortes de projets comme celui d'un jardin botanique à Québec et de débattre aussi des découvertes ou des appellations scientifiques qui ont cours. Qualifié par son ami l'abbé V.G. Huard de « Linné du

Canada », Léon Provancher reste celui qui, le premier, a osé produire une vaste synthèse de la flore du Canada. Plus discret, mais non moins rigoureux, l'autre grand naturaliste de cette époque est l'abbé Louis-Ovide Brunet (1826-1876). Initié très jeune aux herbiers et à la cueillette des plantes, il explore les territoires des paroisses des environs de Québec dont il a la charge, entre 1848 et 1858. Devenu alors professeur d'histoire naturelle tant au Séminaire de Québec qu'à l'université Laval, l'abbé Brunet amorce d'importants travaux botaniques qui le conduiront sur les traces d'André Michaux au Saguenay et au Lac-Saint-Jean, mais aussi, en 1861, dans les grands jardins de Londres, Liverpool, Paris, Marseille, Rome, Florence ainsi qu'en Allemagne, en Belgique et aux Pays-Bas. À son retour au pays, Brunet conçoit et met en œuvre le Musée de l'Université Laval dans lequel trois galeries sont consacrées aux bois économiques, aux plantes et aux herbiers canadiens et américains. Il voyage ensuite aux États-Unis, à New York, à Washington et à Boston où il noue d'excellentes relations avec les botanistes Asa Gray et Louis Agassiz de Harvard. Ses projets de jardin botanique et d'école forestière sur la Grande Allée à Québec, planifiés depuis son retour d'Europe n'avancent qu'à petits pas à compter de 1865, mais doivent finalement être abandonnés suite au désengagement des autorités. La publication de ses *Éléments de botanique*, du *Catalogue des végétaux ligneux* et du *Catalogue des plantes canadiennes* contenues dans l'herbier de l'Université Laval le rangent parmi les botanistes les plus respectés et les plus reconnus à l'étranger. Les auteurs citent l'ethnobotaniste Jacques Rousseau selon qui les contemporains de Brunet « dépourvus de la formation nécessaire pour le juger, n'ont pas su voir en lui l'homme de science qui aurait pu jeter un grand lustre sur son milieu ». De toute évidence, Léon Provancher et Louis-Ovide Brunet ont été deux précurseurs, deux pionniers qui ont ouvert la voie des sciences au Québec.

Les gens du pays, les Canadiens, se remettent lentement des bouleversements de la Conquête et entreprennent au début du XIX^e siècle de marquer à nouveau leur présence sur le terrain. Là encore, la renaissance se fait sous le signe de la continuité, soit celle du couple habituel des gens les plus instruits de l'époque: les médecins et les membres du clergé.

L'éclairage culturel que nous offre ce tome trois des « Curieuses histoires » est celui d'une continuité dans l'appropriation scientifique du pays. Le changement de régime colonial provoqué par la Conquête de 1760 n'a pas tardé à générer de la part des autorités britanniques un mouvement d'explorations et de connaissances des ressources naturelles des territoires canadiens. Portés par l'esprit progressiste de cette fin de XVIII^e siècle, et aussi par un fort courant romantique valorisant nature, botanique, horticulture et sciences connexes, débarquent assez tôt dans leur nouvelle colonie une longue suite de naturalistes anglais et écossais, chasseurs de plantes, explorateurs, botanistes reconnus ou simples amis des plantes venus découvrir les richesses du territoire. Les gens du pays, les Canadiens, se remettent lentement des bouleversements de la Conquête et entreprennent au début du XIX^e siècle de marquer à nouveau leur présence sur le terrain. Là encore, la renaissance se fait sous le signe de la continuité, soit celle du couple habituel des gens les plus instruits de l'époque: les médecins et les membres du clergé. Ainsi, au médecin Michel Sarrasin et au jésuite Charlevoix du siècle précédent peuvent correspondre dans ces années 1800 l'abbé Poulin-Cressé de Courval et le médecin Jean-Baptiste Meilleur; continuité enfin chez les clercs qui culmine de façon plus qu'honorable avec les travaux des abbés Provancher et Brunet, véritables pionniers des sciences naturelles de l'ère moderne au Québec. ❖

